

KAIROS

n° 2

Janvier 2018

Journal anarchiste / kairosjournal@riseup.net - kairosjournal.noblogs.org

En grec ancien, kairos désigne l'idée du moment opportun à saisir, de l'occasion favorable, de l'instant propice qui permet la réussite d'une action au milieu des aléas du monde et de l'incertitude des circonstances extérieures. Pour cela, il est nécessaire de passer à la pratique, d'apprendre à saisir ce kairos, d'une part en cherchant à le reconnaître sans se cacher derrière l'alibi facile des circonstances, d'autre part en se préparant à agir afin de ne pas laisser s'échapper cette occasion. En somme, ce journal est un outil pour sortir de la pure abstraction des idées et inscrire notre discours dans une perspective pratique, dans une volonté de propager l'action offensive anarchiste et de tendre vers l'insurrection et le bouleversement de ce monde...



Quelques réflexions sur la solidarité

Comment se comporter face à la répression étatique ? - La combattre, diront tous les esprits révoltés - Oui mais justement, quelle est la différence entre lutter contre ce monde dans son ensemble et donc également contre l'enfermement, et exprimer sa solidarité envers certaines personnes, frappées par la répression étatique (sachant que cette deuxième démarche, celle de la solidarité, ne peut pas être séparée de la lutte plus globale contre ce monde) ?

Bien que je désire en finir avec la Justice, les prisons et toute forme d'enfermement, donc que je désire la liberté pour toutes les personnes incarcérées, je ne suis solidaire que d'une infime partie d'entre elles. Suis-je en effet solidaire des personnes qui laissent le temps s'écouler, résignées, courbant l'échine devant le système pénitentiaire, ou s'adaptant au moins pire, essayant de gratter quelques menus bénéfices ? Des personnes de merde, qu'on peut trouver en taule (tout comme dehors) ? N'idéalisons pas les détenu.e.s, en tant que victimes d'une Justice haïe : nombre d'entre elles sont loin d'être des individus avec qui je voudrais avoir des contacts.

Non, je ne suis pas solidaire des 70 000 personnes qui sont en taule en ce moment en France (sans parler des milliers soumises aux mesures « alternatives » ou toujours sous le couperet de la Justice). Ma solidarité va aux prisonnier.e.s qui ne se résignent pas, qui ne se reconnaissent pas dans la Justice et l'autorité, qui essaient de lutter malgré tout. A celles et ceux qui n'ont pas attendu d'être enfermés.e.s pour se battre. D'ailleurs, certain.e.s utilisent le moment opportun pour s'évader, avec leur seule intelligence et détermination. Parfois, ce désir de liberté est tellement fort que les prisonnier.e.s secouent les murs à plusieurs, rendent les coups à leurs bourreaux en uniforme. Il n'y a pas si longtemps, nous avons encore eu la preuve que les révoltes à l'intérieur des centres de rétention peuvent parfois ouvrir des brèches, permettant ainsi à quelques « indésirables » de s'évader.

La solidarité avec telle personne incarcérée est aussi et surtout liée à ses idées et principes mêmes : il paraît évident que faire preuve de solidarité offensive avec une personne qui raisonne en fonction du droit, c'est-à-dire de l'État et de ses lois, n'a absolument aucun sens. Je pense que dans le mot *solidarité* il y a quelque chose de plus qu'un beau mais vague slogan « liberté pour ... ». La *solidarité* pour moi est très exigeante : elle devrait être une forme de partage et de reconnaissance mutuelle, franchissant les murs et autres formes d'entraves - parfois en brisant le silence qui entoure ceux et celles qui arrivent à échapper à la répression et choisissent la cavale. Il pourrait s'agir d'une forme de partage et de reconnaissance qui présuppose un minimum de perspectives communes, disons (peut-être en exagérant à peine) une possibilité de complicité, qui essaye de garder les compas emprisonnés.e.s (ou d'autres détenu.e.s) au sein des dynamiques d'offensive contre ce monde.

Bien sûr, quand je pense à la solidarité je voudrais faire référence à quelque chose de plus que le (nécessaire mais insuffisant) soutien économique ou affectif. Les parloirs, l'envoi de l'argent (et l'argent donné aux proches pour leur déplacement, souvent longs, ou parfois aux avocats), les lettres, les appels téléphoniques, tout ce qui est soutien économique, humain et légal est indispensable pour une personne détenue. Plein de détenu.e.s sont abandonnés.e.s, avec très peu ou aucun contact avec l'extérieur, avec tout ce qui en découle : une misère encore plus forte, qui parfois les oblige à des compromis, comme plier la tête pour ne pas perdre les quelques miettes assurées par un travail en détention. Mais il existe des associations humanitaires (ou religieuses) qui offrent du soutien à des détenu.e.s et leur rôle n'est autre que celui d'une soupape qui aide à éviter l'explosion de conflits, afin que le système carcéral puisse continuer à fonctionner sans encombre. La solidarité des anarchistes ne doit pas se limiter à ça.

Il n'y a pas si longtemps encore, on parlait de « solidarité

révolutionnaire », opposée précisément à ces formes « matérielles » de soutien. Si en ces temps-ci l'idée de « révolution » a perdu beaucoup de sa lueur, le système carcéral, lui, par contre, prospère.

Je crois qu'il faudrait donc explorer à nouveau des pratiques de solidarité « fortes », qui ne se limitent pas à un soutien économique, affectif et légal, mais qui se fondent sur le partage de visions du monde et d'attitudes conflictuelles vis-à-vis de la prison et de la Justice.

Ne tournons pas autour du pot : la solidarité envers des personnes qui sont derrière les barreaux à cause de leurs choix subversifs (idées et actions, reconnues ou présumées) c'est l'action destructrice subversive. Certes, aujourd'hui en France personne n'a la force matérielle de libérer quelqu'un de prison (mais n'oublions pas qu'à d'autres époques cela a été possible, et que dans d'autres pays, il y en a qui essaient encore sans relâche : pensons aux belles tentatives d'évasion des camarades de Lutte Révolutionnaire et des compagnon.ne.s de la Conspiration des Cellules de Feu en Grèce). Rien ne nous empêche, par contre, de faire payer au Pouvoir un peu de la douleur qu'il fait endurer aux compas emprisonnés.e.s (et à tous les détenu.e.s en révolte).



Je vois une telle solidarité « par les actes » comme un possible dialogue intérieur-extérieur qui, loin d'infantiliser les compas détenu.e.s et de les plaindre en tant que victimes de service, les fait participer à un débat qui franchit les murs, fondé sur l'échange, la réflexion et l'attaque. Il y a toujours un aspect de « dissymétrie » dans le rapport entre des compas dehors et une personne détenue, dû au fait que la personne incarcérée est très limitée dans ses choix et a besoin de l'intervention des gens dehors (beaucoup plus que l'inverse, même si cela existe). Rappelons aussi que lutter sans médiation ni compromis à l'intérieur de la taule comporte bien plus de risques de répression qu'au dehors.

Je crois qu'entre ces deux pôles opposés (et tout ce qu'il y a entre les deux), c'est-à-dire d'un côté la charité (ou encore pire la politique, ce qui signifie instrumentaliser une situation de répression), et de

l'autre la complicité dans la révolte, nous devrions toujours tendre vers cette dernière. Dans une perspective de solidarité « conflictuelle », à travers leurs réflexions, parfois leurs actes d'insoumission, les détenus deviennent partie intégrante d'une lutte plus large contre ce monde, allant bien au-delà du simple fait répressif.

Les attaques destructrices ne changeront pas dans l'immédiat la situation des compagnon.ne.s en taule. J'espère qu'elles pourront cependant leur donner de la force mentale, du courage et aussi qu'elles pourront faire passer le message que, malgré le fait que la Justice s'acharne sur une personne en particulier en raison de ses idées et/ou de ses choix et actes, cet acharnement est totalement inutile pour arrêter des pratiques subversives, puisque partout ailleurs celles-ci seront reproduites.

Certes, il y aura toujours des réalistes au sang froid (qui raisonnent avec le Code pénal dans la tête) pour me dire qu'en agissant de la sorte on ne fait qu'empirer la situation des compas en taule et de ceux et celles qui risquent d'y finir. N'empêche, à ce réalisme blasé, je continue de préférer la dignité de l'insoumission, envers et contre tout.

Si l'État pense avoir calmé les esprits en mettant sous les verrous des personnes que Justice et médias dépeignent comme « méchantes » (par rapport à celles qui restent dociles, dehors, et limitent leurs pratiques à ce qui est autorisé par cette *belle* démocratie !), eh, bien, démontrons-lui qu'au contraire, cela nous fait devenir tou.te.s beaucoup plus « méchant.e.s »*.

Note : Par ailleurs, cela devrait se faire même en amont, quand la police cherche à mettre sur le dos de quelques un.e.s la responsabilité de certaines attaques, en s'appuyant aussi sur l'inaction des spectateur.e.s, qui, à part crier « hurrah ! » (et encore...) devant certaines belles actions directes, restent cois, exposant donc, par défaut, ceux et celles qui agissent.

De la nécessité d'attaquer...

Plutôt que de rêver au grand soir, de se lamenter sur le réveil de la masse qui ne vient pas, d'attendre sagement le futur *mouvement social* qui ne vient pas non plus, je préfère de loin assouvir mes pulsions destructrices contre tout ce qui m'opprime et me dépossède. Je ne veux pas attendre, qui que ce soit, quoi que ce soit, surtout quand des potes purgent des années de prison pour s'être révoltés. Parce qu'agir quand d'autres insurgés croupissent en taule, ça me fait du bien, moralement et physiquement, et que je sais aussi que ça leur donne un peu d'énergie depuis leurs cages obscures. Saboter les machines qui t'aliènent, péter les vitres de banques ou d'assurances, foutre le feu à un pylône, procure un nouveau souffle tel que, même si je suis tout seul (parce que comme dit le proverbe, mieux vaut être seul que mal accompagné), ça vaut la peine de vivre ces moments-là. La révolte est la meilleure des thérapies, car elle permet d'en finir avec le rôle de victime si souvent endossé par les exploités et les opprimés, de mettre des bâtons dans les rouages de cette société-prison. C'est facile de tout remettre à demain, d'attendre que les « conditions objectives » soient réunies, pour partir à l'assaut du pouvoir et de ses représentants.



A quoi bon « vivre » à genoux dans cette société où règne la mort, qu'elle soit de l'ordre physique ou de l'ordre de l'esprit ?

Il y a ces spécialistes, en véritables fossoyeurs de l'anarchisme, qui viendront te faire la morale, cracher sur le sabotage et la violence insurrectionnelle, en affirmant que derrière tout acte de révolte il y a une manipulation du pouvoir

pour mieux nous réprimer. S'ils vomissent les appels à la révolte et l'action directe, c'est bien parce qu'eux-mêmes ne ressentent aucune volonté de se défaire des filets de la domination et appliquent aux autres leur propre soumission à l'autorité.

Il y en a d'autres, qui n'ont d'yeux que pour l'alternative, en croyant qu'en faisant son petit jardin potager tu vas changer le monde... Pire, ils adaptent leurs discours éco-citoyens en se faisant passer pour révolutionnaires... Ils pensent manger sainement alors que toute la terre est empoisonnée par les activités du capital : des déchets de toutes sortes (radioactifs, industriels...) enfouis ou déversés dans les rivières et les nappes phréatiques aux hectares de terres gavés de pesticides, des centrales de charbon aux méga-projets de béton utiles au capitalisme et imposés par la démocratie (nouvel aéroport ou centre commercial...), des lignes THT aux éoliennes en passant par les incinérateurs, ces charlatans des temps modernes te vendent un monde de bisounours imaginaire pour mieux te maintenir dans la passivité.

Le futur, personne ne sait de quoi il sera fait, mais en attendant tu peux crever du jour au lendemain, tué par les flics ou par le travail, écrasé par le poids d'une machine ou de l'autorité qui ne cesse de renforcer son emprise sur nos vies, finir dans un HP ou en taule, ou bien continuer à survivre en avalant tout un tas de substances, licites ou illicites, qui te maintiennent en état de végétation dans ce monde où règne le vide. Ce vide, c'est aussi et surtout l'aliénation à la technologie, au portable ou aux réseaux sociaux, qui constituent la nouvelle laisse des gens, détruisant toute relation, anéantissant tout esprit critique. Cette société virtuelle, c'est le culte de l'apparence et de la superficialité, la quête frénétique aux biens et à la marchandise, l'abrutissement de masse par les médias et la télévision... Réseaux de fibre-optique et de communication sont les piliers de la domination. A chaque sabotage de télécommunications, c'est le capital et l'État qui morflent, c'est un peu d'aliénation en moins, ne serait-ce que pour un court instant. Livrer ces pylônes aux flammes, c'est jeter les bases pour réapprendre à se parler, à échanger, à vivre. Couper les lignes téléphoniques et les câbles internet, c'est paralyser l'économie, s'attaquer à ce monde de fric et de consommation, qui nous détruit chaque jour un peu plus.

Je vois de la vie dans toute révolte, dans tout pavé qui vole sur les gardiens de l'ordre établi, dans tout câble de communication qui part en fumée...

Pétons des câbles pour enfin réapprendre à vivre !

Pendant ce temps, dans la cuisine de Pépé et le garage de Mémé...

Pépé souhaite allumer un barbecue. Oui mais voilà, il pleut et Pépé voudrait l'allumer à distance depuis la fenêtre de sa cuisine.

La solution ? Le cocktail Molotov bien entendu !

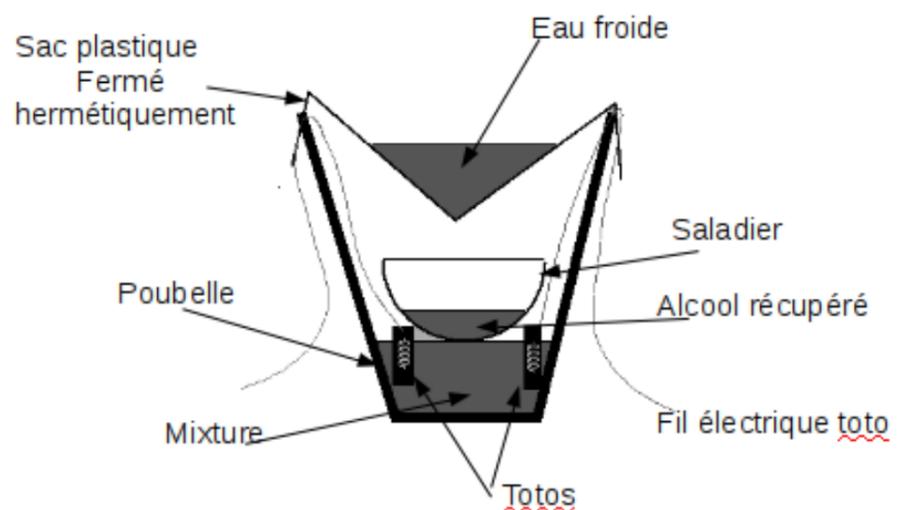
Pour ce faire, Pépé récupère une canette en verre dans sa cuisine et demande à Mémé de sortir un peu d'essence et de gasoil de son garage. Il suffit alors à Pépé de remplir la canette à 2/3 d'essence et 1/3 de gasoil puis de fermer la canette en introduisant un bout de tissu imbibé d'essence au niveau du goulot.

Astuce : Pour ce qui est de la canette Pépé préférera un goulot fin, quant au morceau de tissu, il choisira bien entendu un tissu 100 % coton, bien meilleur pour la confection de mèche.

Manque de bol, Pépé a loupé le barbec' et atteint accidentellement une voiture de flic qui passait par là. Pépé se retrouve au placard, mais, toujours fan de barbecue, il connaît la solution !

En prison, il est impossible de trouver de l'essence ou du gasoil, cependant, pour fabriquer un liquide inflammable, Pépé fait une mixture à base de jus de fruit, de sucre, et de levure boulangère que Mémé lui aura préalablement fourni au parloir en la dissimulant. Un mois plus tard, la mixture fermentée est fin prête.

Pépé n'a plus qu'à la distiller afin d'obtenir une concentration en alcool suffisante pour obtenir un liquide inflammable.



Pour ce faire, Pépé place la mixture au fond d'une poubelle et y plonge 2 résistances chauffe-eau de type toto, place un saladier par dessus la mixture et referme hermétiquement la poubelle avec un sac plastique épais de façon à ce que celui-ci fasse un cône qui descend au centre du saladier. Pépé branche les totes afin de chauffer la mixture tout en versant de l'eau froide dans le cône du sac plastique. Par condensation l'alcool qui s'évapore goutte le long du sac et tombe dans le saladier. Pépé récupère alors seulement les premières gouttes qui sont fortement concentrées en alcool.

Un peu de patience... Et le tour est joué !